

ARRACHÉE DE LA TOMBE

(Suite)

VII

Comme nous l'avons dit plus haut, mademoiselle Joséphine de Pradines s'était trouvée orpheline à l'âge de huit ans. Son père, que des spéculations malheureuses avaient ruiné, était mort d'une fièvre cérébrale provoquée par une impitoyable continuité de soucis et de chagrins de toute sorte, dont le premier et certainement le plus cruel, avait été la perte de sa femme. Il n'avait laissé à sa fille qu'une très-mince partie de la dot de sa femme, à peine vingt mille francs.

Une vieille parente de M. de Pradines, veuve d'un lieutenant-colonel et sans enfants, déclara aux autres parents qu'elle se chargeait de l'éducation et l'entretien de l'orpheline.

Les membres du conseil de famille, enchantés de l'offre de la vieille parente, qui les débarrassait d'une charge et d'une certaine responsabilité, l'acceptèrent avec empressement.

Les choses étant ainsi convenues, la petite Joséphine fut mise dans les bras de madame Marteau, que l'emmena à Paris, où elle demeurait.

Quinze jours après, son trousseau acheté et bien complet, l'orpheline fut placée dans un des premiers pensionnats de jeunes filles de Paris, lequel était dirigé par une ancienne amie de madame Marteau.

Dans cette maison, où les plus grandes familles tenaient à placer leurs enfants, Joséphine fut, dès le jour de son entrée, l'objet de soins particuliers et recommandée à tous les maîtres, avec la plus vive sollicitude, par la directrice elle-même.

La gentillesse, la grâce, la docilité et l'exquise bonté de la jeune fille la rendaient digne de cette bienveillance affectueuse. Elle sut si bien se faire aimer qu'elle ne tarda pas à devenir l'élève chérie et préférée de tous les maîtres.

Merveilleusement douée sous le rapport de l'intelligence, elle fit des progrès si rapides qu'à douze ans son instruction était plus complète et plus étendue que celle des plus anciennes élèves du pensionnat. Aussi était-elle de la classe des grandes, bien qu'elle fût de trois ou quatre ans moins âgée. Ces demoiselles reconnaissaient sa supériorité et l'admettaient volontiers dans leurs causeries intimes. Comme on l'aimait, on ne la jalouait point. Les filles de millionnaires, de pairs de France et de haute noblesse recherchaient son amitié. Elle répondait gracieusement à toutes les sollicitations de ce genre, aimait ses compagnons parce que c'était un besoin de son cœur, mais ne se livrait pas entièrement, peut-être par excès de timidité.

Les titres de celles-ci, l'immense fortune de celles-là, la rendaient délicate à son insu. Elle était dans leur société moins familière, moins expansive, gênée souvent et quelquefois craintive.

Ces demoiselles, se disait-elle, appartiennent à un monde que je ne connaîtrai jamais, et où elles sont appelées à briller comme des étoiles : elles sont trop riches et de trop grande naissance pour que je puisse me croire leur égale.

Mais cette amitié recherchée avec tant d'empressement, elle la donna tout entière à une de ses compagnes, dont la position avait de singuliers rapprochements avec la sienne.

Comme elle, Adèle Valudier était orpheline de père et de mère. Elle aussi était à peu près sans fortune et avait une tante qui s'était chargée de veiller sur son enfance. Mais cette tante ne ressemblait guère à madame Marteau, la vieille parente de Joséphine, si bonne, si affectueuse et si dévouée. Agée de trente ans à peine et mariée à un financier déjà célèbre par sa fortune, la rapidité avec laquelle il l'avait acquise et le bonheur inouï qui accompagnait chacune de ses spéculations, elle s'était lancée, affolée de plaisir, au milieu du tourbillon de la vie parisienne.

Libre, trop libre même, son mari donnait tout son temps à ses opérations, et belle encore, madame Fontange était l'âme et la vie de toutes les réunions où l'on s'amusa et où l'on sacrifiait tout à la jouissance des sens. En un mot, l'élégante madame Fontange était une coquette, une mondaine, une des lionnes de l'époque. Toujours étourdie et surexcitée, elle vivait dans un perpétuel état de fièvre, ne faisant peut-être du tort qu'à elle-même, mais se compromettant follement, et livrant son honneur et celui de son mari, comme une cible, aux coups de la médisance. Cette femme, gâtée par la fortune, se perdait au milieu des éblouissements du luxe. Le plaisir s'offrait à elle complaisant et facile : elle s'amusa.

Telle était la femme qui, par suite de circonstances imprévues avait été désignée pour protéger et diriger la jeunesse de mademoiselle Adèle Valudier, l'enfant de sa sœur.

Nous croyons inutile de dire que la mission délicate dont elle était chargée et les devoirs qui lui étaient imposés la préoccupaient médiocrement.

Une fois par mois, la jeune fille allait passer la journée du dimanche chez sa tante. Celle-ci l'embrassait et lui disait :

—Tu grandis, tu deviens jolie.

Ou bien :

—Comme tu es fagotée, ma pauvre Adèle, on n'a pas de goût dans ta pension.

Et c'était tout. Elle ne s'occupait plus de la jeune fille qui restait isolée, dans cette maison aimée et bruyante, comme au milieu d'un désert.

Adèle Valudier avait trois ans de plus que Joséphine. C'était déjà une très-belle et très gracieuse personne, grande et svelte, lorsque mademoiselle de Pradines passa de la petite classe dans celle des grandes.

Un attrait inconnu, plein de promesses, quelque chose de cette affinité mystérieuse des âmes ; les poussa l'une vers l'autre. Le premier jour elles se donnèrent la main, le deuxième elles s'embrassèrent, le troisième elles étaient amies inséparables.

Elles se racontèrent ce qu'elles se rappelaient de leur enfance. C'était à peu près la même histoire, avec les mêmes faits douloureux. Elles pleurèrent ensemble aux mêmes souvenirs. Pour le moment, elles se félicitèrent de s'être rencontrées. Plus tard, elles se communiquèrent leurs espérances, elles parlèrent de l'avenir, comme on en parle à cet âge heureux, en ne voyant que sentiers verts, ruisseaux limpides et fleurs aux buissons.

Mademoiselle Valudier devait quitter la pension le jour où elle aurait accompli sa seizième année.

—Ma bonne amie, lui disait quelquefois Joséphine, avec des larmes dans les yeux, le temps passe avec une rapidité désespérante, et je ne puis penser sans terreur à notre séparation prochaine.

—Sois tranquille, répondait Adèle, je viendrai te voir souvent.

—Tu me le promets. Oh ! que je voudrais avoir aussi seize ans le même jour que toi !

Et elle s'embrassait en se jurant une amitié éternelle.

Un lundi matin, Joséphine remarqua un grand changement chez son amie. Son visage était plus animé, l'incarnat de ses joues plus vif, son regard pétillait. Tout en elle trahissait une joie immense. Jamais elle ne lui avait paru si jolie.

Adèle était sortie la veille et, comme d'habitude, elle avait passé la journée chez sa tante. Evidemment, quelque chose d'heureux lui était arrivé.

Après la classe, Joséphine s'empara de son amie et, l'entraînant sous les grands arbres de la récréation :

—Raconte-moi tout de suite ce qui t'est arrivé, lui dit-elle.

—Mais il ne m'est rien arrivé, répondit Adèle en devenant rouge comme une pivoine.

—Alors tu ne m'aimes plus, répliqua tristement Joséphine.

—Oh ! ne vas pas croire cela !

—Il faudra bien que je le croie, puisque tu me fermes ton cœur.

—Que veux-tu donc que je te dise ?

—Ce qui te rend si heureuse et si belle.

Adèle baissa les yeux et rougit encore.

—Tu as raison, reprit-elle, je ne dois rien te cacher.

VIII

Les deux amies allèrent s'asseoir sur un banc jusqu'au fond du jardin pour s'éloigner de leurs compagnes et ne pas risquer d'être entendues.

Alors, passant son bras autour de la taille de son amie, Adèle lui dit presque à voix basse :

—Hier, il y avait réception chez ma tante. Dîner de trente couverts, puis après, concert et bal. Au moment du concert, les salons se remplirent d'une foule d'invités ; jeunes gens et femmes du meilleur monde. Oh ! les délicieuses toilettes ! J'aurais voulu, ma chérie, que tu fusses près de moi pour partager mon admiration. Ce n'était, sous les lumières, que scintillements de pierreries et étincelles de diamants. Toute peureuse et toute bête, je t'assure que je me faisais petite, toute petite dans mon coin. J'étais éblouie ; je m'extasiais à regarder le mouvement des éventails, et il me semblait que je ne pourrais jamais me rassasier de voir et d'admirer. C'était vraiment superbe, féérique.

Le concert terminé, il se fit un grand mouvement, des musiciens se placèrent à l'orchestre et je compris qu'on allait danser.

A ce moment, j'entendis une voix douce qui me disait : Mademoiselle veut-elle me faire l'honneur d'accepter ma main pour le quadrille ?

Je me retournai et je vis près de moi un beau jeune homme, qui s'était approché sans que je le visse et qui, souriant, attendait ma réponse. Je me levai un peu troublée en mettant ma main dans la sienne. En prenant place au quadrille, je tremblais ; je m'aperçus qu'il tremblait aussi, lui.

—T'a-t-il parlé, ce beau jeune homme ?

—Pendant le quadrille, on peut causer dans les moments de repos.

—Que t'a-t-il dit ?

—Beaucoup de choses dont je ne me souviens pas.

—Dis-moi au moins ce dont tu te souviens.

—Eh bien, il m'a dit que je dansais bien, avec grâce, et puis... que j'étais jolie.

—C'est tout ?

—Non, poursuivit Adèle en s'animant : il m'a dit son nom : il s'appelle Alphonse. Lui aussi est très-bien. Il est brun, plus grand que mon oncle, et il porte une jolie moustache noire qui relève en pointes. Il a une sœur mariée, plus âgée que lui. Il n'a que vingt ans et il jouit déjà d'une belle fortune qui lui vient de sa mère, qu'il a perdue l'année dernière.

La tête de Joséphine s'était penchée tristement sur sa poitrine. Sans savoir pourquoi, elle était inquiète et agitée de noirs pressentiments.

Tout entière à ses pensées et à ses souvenirs de la veille, Adèle ne remarqua point l'accablement de son amie.

En voie de confidences, elle continua :

—Il ne m'a presque pas quittée de la soirée ; nous avons dansé plusieurs fois ensemble et après un polka, comme j'avais besoin de me rafraîchir, il m'offrit son bras pour me conduire au buffet. En revenant dans le grand salon, il m'a embrassée derrière un paravent.

—Il t'a embrassée ! s'écria Joséphine en relevant vivement la tête.

—Oui, fit Adèle, qui baissa les yeux sous le regard de son amie.

—J'espère que tu l'as immédiatement puni de son audace ?

—Que pouvais-je dire ? Il me regardait avec des yeux si doux qui me semblaient me demander pardon.

—Ah ! tu l'aimes, ce monsieur ! exclama Joséphine.

—Je crois que oui, balbutia son amie.

Mademoiselle de Pradines poussa un soupir, jeta ses bras autour du cou d'Adèle et l'embrassa avec force en disant :

—Heureusement que tu ne le reverras plus.

Mademoiselle Valudier tressaillit. Il lui sembla que quelque chose de froid avait traversé son cœur.

Les deux amies ne parlèrent plus de M. Alphonse. Joséphine n'avait pas même demandé à connaître le nom de sa famille. Sans savoir de lui autre chose que ce que lui en avait dit son amie, sans savoir s'il le méritait ou non, elle le haïssait. Mademoiselle Valudier l'avait compris ; aussi, malgré l'envie qu'elle en avait, n'osa-t-elle plus prononcer son nom en présence de Joséphine. Mais elle se dédommageait de cette contrainte en pensant à lui sans cesse.

Un jour, cependant, elle sortit de sa réserve. Elle n'avait plus alors qu'un mois à rester au pensionnat.

—Je l'ai revu, dit-elle à Joséphine.

—Qui l'a vu, dit-elle à Joséphine.

—Lui Alphonse.

—Ah ! Où cela ?

—Ici.

—Comment, il a osé venir au pensionnat ?

—Avec sa sœur, qui est aussi une élève de la maison. Je l'ai reconnue. Elle était dans les grandes de la dernière année, quand j'étais, moi, dans les toutes petites.

—Ainsi, ma pauvre Adèle, tu penses toujours à M. Alphonse ?

Elle répondit par un mouvement de tête très-significatif.

—Il veut t'épouser ?

—Sans doute.

—T'a-t-il demandé en mariage ?

—Oh ! pas encore.

—Nous allons nous quitter bientôt, ma chérie, reprit tristement mademoiselle de Pradines. Sois heureuse, c'est le souhait unique de mon cœur. Mais quand tu seras mariée, ne m'oublie pas dans ton bonheur ; garde-moi, je t'en supplie, un peu de cette amitié qui nous a rendues si heureuses et si chères l'une à l'autre.

—Toujours, toujours je t'aimerai, dit vivement mademoiselle Valudier.

—Et moi, je ne passerai pas un jour sans penser à toi.

Le jour de la séparation arriva. On avait eu le temps de s'y préparer, mais elle n'en fut pas moins douloureuse. Enfin, mademoiselle Valudier partit et Joséphine, restée seule, pleura toute la journée.

Les deux amies s'étaient promis de s'écrire souvent. En effet, pendant les trois premiers mois, il ne se passait pas quatre jours sans qu'il y eût échange de lettres. Au bout de ce temps, mademoiselle Valudier cessa subitement de répondre aux lettres que Joséphine s'obstinait à écrire, malgré le silence incompréhensible de son amie.

La dernière lettre d'Adèle l'informait que, sur les vives instances de la sœur de M. Alphonse, sa tante venait de consentir à ce qu'elle allât passer un mois à la campagne chez cette dame.

Depuis, deux mois s'étaient écoulés.

Mademoiselle Valudier devait être de retour à Paris, et toujours pas de réponse à ses lettres.

—Le monde me l'a prise, se dit-elle : et elle m'a oubliée.

Cette pensée lui causa un violent chagrin. Elle ne cessa point de penser à l'ingrate, mais à son tour, elle n'écrivit plus.